
La Thanatologie dans *L'ombre D'imana: Voyages Jusqu'au Bout du Rwanda* de Veronique Tadjo

Ifeoma Mabel Onyemelukwe, Chukwunonso Hyacinth Muotoo
& Mercy Eghonghon Odudigbo
<http://dx.doi.org/10.4314/ujah.v21i1.4>

Résumé

*La mort est la mort pour chaque être humain partout dans le monde, peu importe son âge, son rang social, sa race ou sa couleur. Mais quelques divergences se manifestent dans le cadre de la conception de la mort par des individus et groupes divers. L'objectif de la présente recherche est l'étude de la mort, ou la thanatologie dans *L'ombre d'Imana : voyages jusqu'au bout du Rwanda* de l'écrivaine ivoirienne, Véronique Tadjo. Elle dispose, principalement, de deux théories critiques : l'écocritique et la psychanalyse. La typologie de l'écocritique selon le postulat d'Ifeoma Onyemelukwe s'avère utile dans cette étude ; de même l'approche sociologique. Notre recherche aboutit à huit types de mort : physique, psychologique, spirituelle et symbolique, entre autres. Il a été constaté que Tadjo, dans *L'ombre d'Imana : voyages jusqu'au bout du Rwanda*, ne se contente pas avec la peinture de l'horreur du génocide, qu'elle a d'ailleurs fait excellemment, mais elle va plus loin pour proposer des solutions concrètes au fléau mondial appelé le génocide. Alors, elle recommande la mort de la haine et du génocide au Rwanda ; préconise la réconciliation et la naissance d'un nouveau Rwanda. Heureusement qu'aujourd'hui, le Rwanda a été reconstruit au point d'être l'une des étoiles les plus brillantes d'Afrique (Newey 1).*

Mots clés : *Thanatologie, mort, génocide, L'ombre d'Imana: voyages jusqu'au bout du Rwanda, Veronique Tadjjo*

Abstract

Death is death for each human being everywhere in the world, regardless of his age, social status, race or colour. But some divergences occur when it comes to the conception of death by different individuals and groups. The present research has for objective the study of death or thanatology in Véronique Tadjjo's L'ombre d'Imana: voyages jusqu'au bout du Rwanda. Two critical theories are principally used: écocriticism and psychoanalysis. The typology of ecocriticism postulated by Ifeoma Onyemelukwe is found useful for this study, so also the sociological approach. Our research came up with eight types of death: physical, psychological, spiritual, and symbolic, among others. It was found that Tadjjo, in L'ombre d'Imana: voyages jusqu'au bout du Rwanda, is not satisfied with painting the horror of genocide, which, in effect, is excellently done, but she goes further to propose concrete ways of tackling the world plague called genocide. Thus, she recommends the death of hatred and genocide, preconize reconciliation and birth of a new Rwanda. Luckily enough, Rwanda is reconstructed to the point of becoming one of the most brilliant stars of Africa (Newey 1).

Keywords: *Thanatology, death, genocide, L'ombre d'Imana: voyages jusqu'au bout du Rwanda, Veronique Tadjjo*

Introduction

La thanatologie, d'après *Le Petit Robert 2013*, se réfère à « l'étude des aspects biologiques et sociologiques de la mort » ainsi qu'à « l'étude médico-légale des circonstances ayant entraîné la mort. » Elle se définit aussi comme : « Etude ou science de l'expérience de la mort et de l'agonie et du processus de deuil (<http://dicocitations.lemonde.fr/the...>). Pour Victor Aire, la thanatologie est l'idée, le concept ou la notion de la mort (5, notre traduction ici et ailleurs dans le texte).

La thanatologie vient du grec ancien *thanatos* et *logos*. *Logos* veut dire : « discours ou science ». Par ailleurs, *thanatos* est le dieu de la mort chez les Grecs. C'est le fils de la Nuit. En psychanalyse, c'est la pulsion de mort mise en évidence par Freud. La thanatologie, pour nous, signifie la science ou l'étude de la mort. Voilà une définition simple du terme, ce qui nous sert de tremplin dans cette recherche. Signalons d'emblée que la thanatologie est impliquée dans de nombreuses disciplines universitaires telles que la médecine, surtout la médecine légale, la biologie, la sociologie, la théologie et la littérature. Nous étudions la mort ici dans le sésail de la littérature francophone africaine et nous trouvons pertinente cette remarque d'Aire :

Studying death, whether real or imaginary, does not necessarily mean that one has a morbid disposition. On the contrary, just like the physician, the novelist or critic who thinks about death, does so in the name of life or the Eros, which death threatens. The subject of death ought, therefore, to be of immense interest to us" (4).

Le fait d'étudier la mort, qu'elle soit réelle ou imaginaire, ne veut pas nécessairement dire que l'on ait une disposition morbide. Au contraire, le romancier ou critique qui

s'intéresse à la mort, cherche, tout comme le médecin, à protéger la vie ou l'éros, qui est menacé de la mort. Le sujet de la mort devrait donc être d'un grand intérêt à nous.

La présente recherche se fixe l'objectif d'étudier la mort dans *L'ombre d'Imana: Voyages jusqu'au bout du Rwanda* de Véronique Tadjo afin de relever les divers types de mort dépeints par Tadjo dans notre corpus de base. Cette écrivaine ivoirienne fait publier ce roman aux éditions ACTES SUD en 2000. Pourtant, elle a, à son actif, d'autres ouvrages publiés avant et après la sortie de *L'ombre d'Imana: Voyages jusqu'au bout du Rwanda*, notamment, *Latérite* (1984), *A vol d'oiseau* (1986), *Le royaume aveugle* (1991), *Champs de bataille et d'amour* (1999), *Reine Poukou: concerto pour un sacrifice* (2005), *Loin de mon père* (2010) et *Si j'étais roi, si j'étais reine* (2004). Bien qu'on puisse trouver, dans certaines autres œuvres de Tadjo, le thème de la mort, par exemple, *Loin de mon père* et le thème de la guerre, par exemple, *Reine Poukou: concerto pour un sacrifice*, aucune œuvre de Tadjo, à part celle soumise à notre étude, traite du génocide. *L'ombre d'Imana: voyages jusqu'au bout du Rwanda* demeure jusqu'ici et à notre connaissance, l'unique œuvre de Tadjo focalisant sur le phénomène social et historique appelé le génocide. En fait, Tadjo décrit le génocide rwandais dans ce roman de manière impeccable.

Ce n'est que dans *L'ombre d'Imana: voyages jusqu'au bout du Rwanda* qu'elle aborde le génocide rwandais, entre autres sujets, tels que : la mort, le traumatisme, la haine, la maladie, la violence structurale et d'autres formes de violence. Il n'est pas étonnant qu'Ifeoma Mabel Onyemelukwe et Pascal Iheanacho Ohanma classifient *L'ombre d'Imana: voyages jusqu'au bout du Rwanda* comme « littérature de guerre et de génocide, ce qui

constitue la 6e étape dans l'évolution de la littérature africaine (28-29). Ils nomment aussi d'autres ouvrages qui font partie intégrante de la littérature de guerre et de génocide, notamment : *Murambi : le livre des ossements* de Boubacar Boris Diop, *Allah n'est pas obligé* d'Ahmadou Kourouma, *L'aîné des orphelins* de Tierno Monémbo et *Moisson de cranes* d'Abdourahmane Ali Waberi. Nous ajoutons à cette liste : *Inyenzi ou les cafards* de Scholastique Mukasonga, *Beast of No Nation* d'Uzodinma Iweala et *Beyond the Boiling Point* d'Ifeoma Onyemelukwe.

Signalons d'emblée que la mort se lie aux divers facteurs déclencheurs, et qu'il s'avère nécessaire de mettre en exergue ce qui la cause avant qu'on ne se lance dans le vif du travail d'étude de la mort ou la thanatologie. Même une lecture éphémère de *L'ombre d'Imana : voyages jusqu'au bout du Rwanda* dévoile que le principal incitant de la mort dans le monde mimétique est le conflit débouchant sur la guerre, et précisément, sur le génocide d'une minorité ethnique, les Tutsis. Lors de cette guerre génocidaire, l'ethnie majoritaire, les Hutus massacrent avec une férocité épouvantable les Tutsis. Ce massacre sanglant est au point que 800,000 ou un million de Tutsis et Hutus modérés ont été exterminés en cent jours selon Jean-Marie Rurangwa (43).

Pour effectuer la présente étude, on s'appuie principalement sur deux théories critiques, à savoir : la psychanalyse et l'écocritique. Les six types d'écocritique proposés par Ifeoma Mabel Onyemelukwe sont jugés pertinents pour cette analyse ; de même, la méthode sociologique. Pour bien encadrer cette étude, nous commençons par une tentative de définir et expliquer quelques concepts pivots. Ce qui suit est la conception de la mort par divers groupes. Ensuite nous étudions la typologie de la mort dans l'œuvre en étude avant d'aboutir à une conclusion.

Définition et explication des concepts pivots

Le génocide

Remarquons d'emblée que la guerre n'est pas nécessairement synonyme du génocide. Il n'est pas à nier que le génocide est une forme de guerre. Alors, l'objectif de la guerre génocidaire est d'exterminer une ethnie particulière. A la différence de la guerre, qui, normalement, est une situation conflictuelle entre Etats, groupes sociaux ou individus avec ou sans lutte armée, le génocide se réfère au « crime d'humanité tendant à la destruction totale ou partielle d'un groupe national, ethnique, racial ou religieux. Il se définit comme : « Destruction méthodique d'un groupe ethnique, par exemple, l'extermination des Juifs par les Nazis (Le Nouveau Petit Robert). On peut mentionner aussi le génocide des Arméniens, le génocide des Tutsis du Rwanda et le génocide des Igbo du Nigeria. Pour Maria Angela Germanotta, un génocide se penche « à détruire non seulement une population dans un lieu donné, mais surtout le sens de la commune condition humaine » (2).

La mort

The Hutchinson Encyclopedia définit la mort comme: "Cessation of all life functions, so that the molecules and structures associated with living things become disorganized and indistinguishable from similar molecules found in non-living things" (la cessation de toutes les fonctions de la vie de sorte que les molécules et les structures associées aux choses vivantes deviennent désorganisées et incapables d'être distinguées des molécules qui se trouvent dans les choses non vivantes). D'après *Le Nouveau Petit Robert*, la mort est « la cessation définitive de la vie d'un être humain, d'un animal » et par extension « de tout organisme biologique, cessation de la vie, considérée comme un phénomène inhérent à la condition

humaine ou animale. » C'est la fin d'une vie humaine ou animale. On l'appelle le dernier sommeil ou le sommeil éternel. Claude Hagège définit la mort comme ce qui : « qualifie l'état d'un organisme biologique ayant cessé de vivre » (381). Selon Eric Kitedjian, « la mort d'un être vivant est l'arrêt irréversible des fonctions vitales » ([https://www.atoiv2voir.com/24-qu'est...](https://www.atoiv2voir.com/24-qu'est-est...)). Cette définition biologique de la mort montre bien à quel point la science est dans l'impasse quand il s'agit d'expliquer la vie et la mort.

Aujourd'hui, l'on distingue plusieurs types de mort, à savoir : la mort clinique, la mort cérébrale et la mort biologique. Au terme de la mort cérébrale, il y a l'arrêt des activités électriques du cerveau (mesuré par électroencéphalogramme), mais le corps peut continuer à vivre (par maintien artificiel des battements du cœur). Il saute aux yeux ici que la mort est plus que l'arrêt de l'activité biologique. La définition de la mort par Elisabeth Kubler-Ross attire notre attention ici. D'après elle : « La mort, c'est tout simplement le corps qui se débarrasse de son enveloppe, tel que le papillon qui sort de son cocon La mort c'est l'acquisition d'un état de conscience supérieur où vous continuez à percevoir ce qui se passe autour de vous et en vous » (23-24). Cette définition de la mort dépasse la science pour atteindre la métaphysique.

La mort est un phénomène naturel, une fatalité qui n'épargne personne. Personne n'est à l'abri de la mort ; c'est une fin incontournable. Ainsi, Aïre l'a-t-il décrite comme : "This sword of Damocles constantly suspended over the head of every living being" (2) (Cette épée de Damoclès constamment suspendue au-dessus de la tête de chaque être vivant). Dans le contexte de la présente étude, on s'appuie sur cette définition opérationnelle de la mort : c'est l'arrêt définitif explicite ou implicite de la vie d'un être zoologique.

Les conceptions diverses de la mort

Nous convenons avec Aire que la mort est la mort partout dans le monde mais qu'il y a, certes, des divergences en termes de la conception de la mort ou de la thanatologie de diverses sociétés (5). Ainsi qu'a conclu le thanatologue africain Léon-Vincent Thomas cité par Aire : « There is a society which respects man and accepts death: the African society; there is another one, death-inducing, thanatocratic, obsessed and terrified by death: the Western one » (5) (Il existe une société, qui respecte l'homme et accepte la mort, la société africaine, il y a une autre, mort-provocante, thanatologique, obsédée et terrifiée par la mort, celle de l'Occident). A en juger par les actualités quotidiennes en Afrique d'aujourd'hui, jusqu'à quel point peut-on croire en la véracité de cette opinion de Thomas? Avec tant de kidnapping, massacre, moisson des organes humains etc., où réside le respect de l'homme chez les Africains d'aujourd'hui ? De plus, le fait que certains Africains inhumant leurs morts devant la maison ou même à l'intérieur comme chez certains habitants de Nri à l'Etat d'Anambra au Nigeria ne fait pas preuve de leur acception de la mort car dans le quotidien, on a peur de la mort et préfère s'en distancier. Au contraire, cette pratique se lie à leur conception de la mort au niveau de la religion traditionnelle africaine de l'habitation des morts au milieu des vivants.

La conception scientifique de la mort

Quand un être humain meurt, « quelque chose disparaît : il n'est plus là ». C'est quoi ça ? Au moment où une personne meurt, sa personnalité, son affectivité, sa présence, disparaît. Que devient la vie en définitive ? La science est tout à fait incapable, en réalité, d'expliquer en quoi consiste la vie, la nature du souffle qui nous arrive, d'où il vient et où il part lors de la mort de quelqu'un. Cette

réponse vient de la part d'Eric Kitedjian. Une question pertinente, c'est : Y-a-t-il donc une autre vie après la mort ? Kitedjian poursuit, arguant ainsi :

Si la mort stoppe et anéantit notre existence biologique, on peut se dire que la vie est plutôt absurde et la mort dépourvue de sens. Ici finit la science et là commence la métaphysique. S'il y a un « après la mort » les connaissances scientifiques ne nous servent à rien parce qu'il ne s'agit pas de biologie mais de vie immatérielle ([https://www.atop2voir.com/724-qu'est...](https://www.atop2voir.com/724-qu'est-...)).

De toute évidence, nous croyons, personnellement, que la vie après la mort existe, surtout parce que nous sommes chrétiens. Jésus Christ n'a-t-il pas fermement affirmé qu'Il est la résurrection, et la vie ; que celui qui croit en Lui, bien qu'il meure, il vivra ; et que quiconque vit et croit en Lui ne mourra jamais (Jean 11 : 25-26)?

La conception de la mort selon certaines religions

Certaines religions comme l'Hindouisme, le Bouddhisme conçoivent la mort comme « prelude to rebirth » (le prélude à la renaissance). Le Judaïsme focalise non sur la vie après la mort mais à la survivance de l'individu à travers les descendants qui honorent la tradition.

Le Christianisme et l'Islam croient à l'existence d'un jour de jugement, le jugement dernier et la mise au ciel ou à l'enfer des morts ci-après. Pour les chrétiens, Jésus Christ est Le juge de tout le monde et ceux qui croient en Lui comme Sauveur et Seigneur iront au Ciel et vivront à jamais alors que les infidèles se jeteront en enfer, ce qui remonte à la mort éternelle. Les chrétiens voient la mort comme la cessation de l'existence physique et une transition vers une vie éternelle. Jésus maintient que le jugement dernier

aboutira pour les uns au châtimeut et pour les autres à la vie éternelle. Les chrétiens parlent de la mort spirituelle lorsque la personne en question n'arrive pas à croire en Dieu, ou il se sépare de Dieu ou il mène une vie sans aucun appui sur Dieu, ou il est réprobateur.

Les adhérents à la religion traditionnelle africaine croient que les morts ne sont pas morts, ne sont pas partis, ils vivent toujours tout autour des vivants et les guident. C'est ce que dépeint Birago Diop dans son poème « Souffle » :

Ceux qui sont morts ne sont jamais partis.

Ils sont dans l'Ombre qui s'éclaire.

Et dans l'ombre qui s'épaissit.

Les Morts ne sont pas sous la Terre :

Ils sont dans l'Arbre qui frémit,

Ils sont dans le Bois qui gémit,

Ils sont dans l'Eau qui coule,

Ils sont dans l'Eau qui dort,

Ils sont dans la Case, ils sont dans la Foule :

Les morts ne sont pas morts (107).

Ifeoma Onyemelukwe, dans son analyse de « Souffles » de Birago Diop et « Ecoliers » de Malick Fall s'appuyant sur Eco-Ubuntu et la violence lente, constate, entre autres que: « Diop establishes the interconnectedness of African ancestral worshippers in particular and Africans in general to living and non-living things, living and dead ancestors and gods in the ecosystem (1) (Diop établit l'interconnexion des adorateurs des ancêtres africains en

particulier et les Africains en général aux choses vivantes et non vivantes, aux ancêtres vivants et morts et aux dieux dans l'écosystème). Par la suite, on vénère les morts. Onyemelukwe nous met en contact avec Niangbo, un personnage dans *Le respect des morts* d'Amadou Koné qui s'adonne à la vénération ou au culte des ancêtres. Celui-ci met en exergue la connexion entre les vivants et les morts en Afrique traditionnelle : « Les morts ne sont pas morts. Ils existent. Je leur parle, moi. Ils existent partout et veillent sur nous. Ils nous aident à aller fort. Ils nous aident à résoudre nos problèmes, à vaincre » (45). C'est à cause de cette interconnexion entre les vivants et les morts et le respect accordé à leurs morts, que les villageois dans ce roman anticolonial *Le respect des morts*, refusent carrément de déménager selon l'exigence de l'administration coloniale pour permettre la construction d'un barrage qui fera venir du progrès dans l'environnement naturel. N'douba, pourtant, grâce à son contact avec l'éducation occidentale et ses connaissances, essaie de convaincre ses compatriotes de bouger, leur assurant qu'un tel déplacement n'impliquerapas un manque de respect de leurs morts. Comment déménager sans leurs morts ? Voilà leur raisonnement myope mais fort dicté par leur croyance religieuse ; une croyance qui contrarie tout bêtement la croyance des chrétiens. Pour les chrétiens, les vivants n'ont rien à voir avec les morts. Les morts sont morts à l'exception de ceux-là qui sont morts comme adhérents au Seigneur Jésus Christ, qui bien qu'ils soient morts vivront. Aux dires de Jésus : « Je suis la résurrection et la vie. Celui qui croit en Moi vivra, quand il serait mort ; et quiconque vit et croit en Moi ne mourra jamais. Crois-tu cela ? » (Jean 11 : 25-26).

La conception de la mort chez les matérialistes

Epicure définit la mort comme la dissolution de l'âme et du corps. Dans l'épicurisme ni paradis, ni enfer ne sont à craindre. Epicure considère que la mort n'est rien pour eux. Pour ce qui est du matérialisme, la mort du corps matériel entraîne la disparition de la conscience et de la sensation d'exister. Les matérialistes conçoivent la mort comme « l'état d'où on ne revient pas » (http://www.europsy.org/ceemi/def_mort.html). Les philosophes matérialistes, les scientifiques et les intellectuels comme Albert Camus perçoivent la mort comme « La fin de tout », la fin du corps et du principe de la conscience. Autrement dit, c'est l'anéantissement total. Après la mort, rien ne reste pour un tel ; c'est le néant. Pour nous, ceci n'est qu'une conception erronée de l'être humain et du vivant bien qu'on ait la liberté de pensée.

Typologie de la mort

Scrutant le tableau 1 ci-dessous, il est évident que cette étude a constaté huit types de mort à savoir: La mort physique, la mort psychologique, la mort spirituelle, la mort sous forme de cadavre ambulant, la mort imminente, la mort qui engendre l'amour, le mort vivant et la mort symbolique. Nous procédons à l'examen minutieux de ces divers types de mort.

Tableau 1: Typologie de la mort dans *L'ombre d'Imana : voyages jusqu'au bout du Rwanda*

No.	Types de mort	Description
1.	La mort physique	C'est la cessation de la vie, peu importe la cause, mais surtout provoquée par la tuerie et le massacre. On est machetté, fusillé, bastonné, soumis à toutes sortes de violence physique et physiologique ou sexuelle.
2.	La mort psychologique	Ici, l'individu, bien qu'il ait toujours le souffle, a perdu toute envie de vivre car amené à l'état d'inaction par quelques mauvaises expériences de la vie – abus, défaut, tromperie ou déception.
3.	La mort spirituelle	Ici, le comportement de l'individu le révèle comme séparé de Dieu, comme quelqu'un qui mène une vie sans aucune référence à Dieu. Un tel peut être éternellement séparé de Dieu.
4.	La mort sous forme de cadavre ambulante	Ici, bien que l'individu respire encore, il est pire qu'un mort. Alors, c'est tout bêtement un cadavre ambulante.
5.	La mort imminente	Il s'agit d'une mort qui va se produire dans très peu de temps, une mort inévitable.
6.	La mort qui engendre l'amour	Ici, le tueur finit par sauver et épouser la femme dont le fils/le parent avait été tué par lui. Ils tombent amoureux l'un de l'autre.
7.	Le mort vivant	L'individu est mort mais il agit comme un être vivant et exprime ses désirs.
8.	La mort symbolique	Il s'agit ici de la mise à mort de la haine, de l'identité ethnique, des massacres, du génocide et du Rwanda génocidaire.

La mort physique

Ce genre de mort implique la cessation à jamais de la vie d'une personne, peu importe la cause. Il est, surtout, provoqué par la tuerie ou le massacre. On est machetté, fusillé, bastonné soumis à toutes sortes de violence physique et physiologique ou sexuelle. Véronique Tadjó nous fait savoir que des milliers de Rwandais ont été tués lors du génocide qui a duré pour cent jours (du 7 avril au 4 juillet) chez eux. Les bourreaux sont les Hutus alors que les victimes sont les Tutsis ainsi que les Hutus modérés. Les écoles et les lieux saints constituent les sites de génocide : à l'Eglise de Nyamata, on compte 35,000 morts physiques ; à l'Eglise de Ntarama, 5,000 morts physiques. « Des milliers de Tutsis ont été jetés dans les eaux du fleuve Kagera afin qu'ils retournent en Ethiopie » (31). Cette nature de mort physique est provoquée par les hypothèses évoquées par des historiens européens, belges en particulier, attribuant aux Tutsis une origine étrangère. Un grand nombre de Tutsi a été jeté dans les fosses. Les Hutus chassent et pourchassent les Tutsis avec toutes sortes d'armes : grenades, fusils, marteaux, gourdins à clous, haches, machettes et houes (20). La narratrice nous révèle que les machettes viennent de France et de Chine (20), ce qui évoque la complicité illégale des puissances étrangères avec les Hutus qui perpètrent l'horreur du génocide.

Une autre révélation provenant de l'auteur c'est la collaboration des autorités gouvernementales rwandaises dans ce massacre : « Les autorités avaient demandé à la population de se regrouper : 'Rassemblez-vous dans les églises et les lieux publics, on va vous protéger' » (21). Les pauvres gens ont obéi. Malheureusement, on a tous tué même les femmes enceintes et les nouveau-nés.

Tadjó dépeint vivement l'horreur du génocide : « Sur les murs de l'église, du sang coagulé. Des coulées pourpres tachent

labrique rouge. Quelqu'un s'écrie : « vous n'auriez pas dû nettoyer le sang, on ne voit presque plus rien ! » (24). Combien de sang versé lors du génocide rwandais. Tadjou nous livre la momie du génocide, femme mariée avec un enfant, Mukandori (vingt-cinq ans, exhumée en 1997) comme preuve d'inhumanité des génocidaires :

On lui a ligoté les poignets, on les a attachés à ses chevilles. Elle a les jambes largement écartées. Son corps est penché sur le côté. On dirait un énorme fœtus fossilisé. Elle a été déposée sur une couverture souillée, devant des cranes bien rangés et des ossements éparpillés sur une natte.

Elle a été violée. Un pic fut enfoncé dans son vagin. Elle est morte d'un coup de machette à la nuque. On peut voir l'entaille que l'impact a laissée... Exposée pour que personne n'oublie.... Des bouts de cheveux sont encore collés sur son crane (20).

A partir de cette description, nous constatons que Mukandori est confrontée à une extrême cruauté entre les mains des génocidaires, cette jeune femme violée, un pic enfoncé dans son vagin, tuée d'un coup de machette à la nuque, etc.

La narratrice nous fait parvenir davantage à l'horreur du génocide rwandais dans la description qui suit :

L'horreur de la terre souillée et du temps qui passe en déposant des couches de poussière. Les os des squelettes-carcasses se désintègrent sous nos yeux. La puanteur infecte les narines et s'installe dans les poumons, contamine les chairs, infiltre le cerveau. Même plus tard, plus loin, cette odeur restera dans le corps et dans l'esprit. Des gerbes de fleur desséchées ornent les ossements.

Vus à travers les trous laissés par des grenades dans les murs de l'église : tas d'os, cranes, vêtements terreux, objets épars, brisés, meubles renversés (21).

Tadjo pleut ici des pertes écologiques d'antan et du moment. Il y a tant de dégâts occasionnés par les instruments de la guerre, comme les grenades. Ils ont laissé les trous dans les murs de l'église. Ces trous permettent à voir d'autres conséquences nocives de la guerre génocidaire : tas d'os, cranes, vêtements terreux, objets épars, brisés, meubles renversés. Voilà ce qui est devenu de milliers de Tutsis qui se sont rassemblés à l'église à l'ordre des autorités gouvernementales promettant de les protéger. Au cours des années, les corps pourrissent, se désintègrent et les os des squelettes-carcasses se désintègrent aussi menant à la pollution aussi bien environnementale que atmosphérique vu que l'odeur putréfiante contamine l'air qu'on respire et n'est pas de bon augure pour l'Homme. Il est influencé négativement non seulement dans le cadre de la santé mais aussi du point de vue psychologique car l'expérience odieuse infiltre le cerveau et tend à influencer le futur comportement de l'individu. La narratrice note que la terre est salie par ces cadavres, cranes, os des squelettes-carcasses, bref des choses pourries. On peut comprendre l'inclination de Tadjo à pleurer, de manière récurrente, les pertes cumulatives à l'égard des êtres humains, de la terre et de la nature. Elle pleut aussi la mort, le traumatisme dont souffrent les victimes du génocide ainsi que la spoliation. A la lumière de l'écomélancolie promulguée par Stephanie LeMenager, Teresa Shewry et Ken Hiltner, on peut déceler que Tadjo se lamente des catastrophes provoqués par le génocide. Notons que dans cet écosystème où se passe la guerre génocidaire, on remarque l'horreur de la terre souillée ; terre pourrie des ossements ornés des gerbes de fleurs desséchées. Dans

le même environnement naturel, le génocide a exterminé majoritairement les femmes et les enfants. Françoise d'Eaubonne n'a-t-elle pas postulé dans *Le féminisme ou la mort* le concept écocritique appelé l'écoféminisme où elle explique qu'il y a un rapport étroit entre l'oppression écologique et l'oppression féminine ? Un tel lien a été bien établi dans *L'ombre d'Imana : voyages jusqu'au bout du Rwanda*.

Tadjo décrit avec amertume le rôle négatif que joue la radio pendant le génocide rwandais dont l'objectif est le nettoyage qui doit être absolument total (118). La voix du présentateur réverbère que : « La tombe n'était pas encore remplie, qu'il fallait aider à la remplir » (118). Écoutons-le : « Prenez vos machettes, prenez vos lances ... les agents du FPR, extermines-les parce qu'ils sont maudits.... Combattez ! Ecrasez-les ! Debout ! Avec vos lances, vos bâtons, vos fusils, vos épées, des pierres, tout, transpercez-les, ces cafards, ces ennemis de la démocratie » (118).

Notons l'emploi de la métaphore « ces cafards », ce qui fait référence aux Tutsis ; mot utilisé pour justifier leurs actes barbares d'extermination des Tutsis, ce génocide sanglant. Ifeoma Mabel Onyemelukwe dans son étude : « La symbolique du cafard dans *Inyenzi ou les cafards* de Scholastique Mukasonga » a découvert seize symboles que renferme la métaphore du cafard dont la déstructuration identitaire et Les Tutsis, ces opposants politiques, voués à la mort et à la tuerie... au génocide (10-13). D'après Germanotta, ce génocide rwandais a fait 800,000 à 1,000,000 de morts en cent jours. C'est « la première extermination planifiée par un pouvoir étatique moderne dans l'Afrique post-coloniale » (1).

Grâce aux journalistes se rendant à l'intérieur du pays, « la plupart des grandes fosses communes ont été découvertes dans ces zones-là » (42). Tadjo se lamente de l'énormité du génocide rwandais et condamne ouvertement les gouvernements des grandes

puissances parce qu'« ils furent lents à réagir et à admettre qu'il s'agissait d'un génocide bien qu'ils sachent que des massacres étaient perpétrés au Rwanda. » Tadjo dévoile et condamne, dans le récit, la soutenance jusqu'au bout du régime génocidaire par la France et la Belgique. Elle expose aussi que les massacres sont bel et bien provoqués par « des manipulations politiques de l'élite qui crée un climat de haine et de division en poussant la majorité ethnique contre la minorité afin de garder le pouvoir » (43). Elle se lamente de cet échec humanitaire en disant : « Nous portons tous la responsabilité de cet échec humanitaire » (43). L'écomélancolie de l'écocritique Tadjo n'est pas à nier. Elle dénonce le génocide rwandais et fait appel aux autres individus de « continuer à dénoncer toute forme de massacre » (44). On peut sentir vivement sonécomélancolie, ce qui nous renvoie à celle de Scholastique Mukasonga dans son roman *Inyenzi ou les cafards* (Onyemelukwe, « Inyenzi » 14). Perturbée profondément, elle s'interroge : « De quoi l'avenir sera-t-il fait ? Qui peut jurer que cela ne recommencera plus si la haine possède encore les cœurs ? Il faut désamorcer le cycle de la violence »(44). Tadjo est abattue psychologiquement.

La mort psychologique

La mort psychologique se réfère à la situation d'une personne, qui malgré le fait qu'il ait toujours le souffle, a perdu toute envie de vivre. Quelques mauvaises expériences de la vie comme abus, défaut, tromperie ou déception peuvent provoquer chez lui cet état d'inaction.

Tadjo nous livre une peinture touchante de la Zaïroise qui ressemble aux Tutsies. Elle a été soumise à toutes sortes de violence : la violence physique, la violence émotionnelle et la violence physiologique ou sexuelle. Scrutons cette description :

« J'ai perdu la tête : ... il y en a qui me gifle... ! Il a mis son pistolet sur ma figure et il a soulevé le bébé, j'ai crié, ils ont tué mon enfant devant moi et ... l'ont jeté dehors dans la cour, je suis tombée » (10, notre accent).

On l'a giflée, l'a terrorisée avec le fusil, lui a tué son enfant en sa présence. Ces expériences traumatisantes sont au point de la déséquilibrer. Elle est tellement choquée qu'elle s'évanouie. Elle continue :

Quand je me suis réveillée, c'était la nuit, j'avais mal dans le sexe et ma robe était déchirée, j'ai pleuré... j'ai beaucoup pleuré, j'entendais des bruits de fusil partout et je tremblais... j'ai rampé jusque dans la cour et j'ai trouvé le corps de mon enfant, j'ai creusé avec mes mains un trou un peu profond, je l'ai mis dedans.... Je pleurais je dormais je pleurais (101-102, notre accent).

Malgré son état d'inconscience, les génocidaires ont déchiré sa robe et l'ont violée d'après sa constatation. L'atmosphère de terreur (des bruits de fusil partout) l'amène à frémir. Elle est tellement apeurée. Elle finit par ensevelir, elle-même, son enfant unique. Elle est découragée, n'a même plus la force de pleurer après quelques jours. Même quand les soldats FPR viennent l'attraper un jour, elle suppose que sa souffrance aille bientôt finir car ils la tueront. Pourtant, ce sont les soldats en mission de sauvetage. Cette Zaïroise conçoit déjà la mort comme un moyen de s'échapper à la souffrance dans cet environnement génocidaire. Chemin faisant avec tant d'autres gens, elle voit beaucoup de gens morts, elle est si triste et désespérée qu'elle cesse de marcher. Elle reste assise près de la route contemplant le suicide : « je veux prendre mon foulard pour serrer mon cou » (103) mais un soldat intervient. Elle lui avoue qu'elle veut mourir. Elle se

lamente : « j'ai déjà assez souffert à cause des choses que je vois et à cause de mon enfant et à cause de mon mari » (103). On lui a rapporté d'avoir vu le cadavre de son mari. On peut envisager son degré de traumatisme.

Elle retourne chez elle au Zaïre comme une femme qui est morte psychologiquement. Elle dort dans le même lit que sa maman qui est prête à intervenir lorsque ses expériences douloureuses refoulées dans l'inconscient surgissent soudain pour la faire agir de manière anormale. Elle veut retourner au Rwanda pour enterrer son bébé proprement. La nuit, elle a toujours peur et « rêve du cadavre de l'enfant qui avait gonflé comme un cochon sur la route » (104). Tant de troubles psychologiques. A cause du traumatisme qu'elle a subi, elle n'arrive pas « à rester toute seule dans une maison » (104). Elle admet que : « Si quelqu'un touche la porte, il faut que j'écoute rapidement et que j'arrête ce que je fais parce que j'ai peur de tout ce que j'ai vu » (104). Pourquoi est-elle si dérangée ? Ses expériences traumatisantes préalablement refoulées dans l'inconscient surgissent subitement la déranger. Voici un exemple, par excellence, d'une mort psychologique.

La mort spirituelle

On parle de la mort spirituelle lorsque le comportement de l'individu le révèle comme séparé de Dieu, comme quelqu'un qui mène une vie sans aucune référence à Dieu. Un tel peut demeurer éternellement séparé de Dieu d'après la conception de la mort chez les chrétiens.

Dans *L'ombre d'Imana: voyages jusqu'au bout du Rwanda*, Tadjo fait une peinture minutieuse non seulement des victimes du génocide rwandais mais aussi des détenus /des prisonniers ou de ceux accusés du génocide. Ainsi décrit-elle la prison de Rilissa qui héberge sept mille prisonniers. On y trouve des « Blocs des

avoués, de ceux qui n'ont pas encore avoué ; des condamnés, des condamnés à mort ou à perpétuité » (108). Deux cent cinquante-trois femmes se trouvent dans le Bloc 15. Il s'agit des :

Femmes meurtrières, femmes génocidaires, femme contraintes à tuer, accusés d'avoir tué leurs époux, leurs enfants, des amis, des voisins, des inconnus. Femmes qui ont aidé des hommes à commettre des viols, qui ont chanté pour leur donner le courage de massacrer, qui ont trahi... pillé... décidé de se joindre à la cruauté. A coups de machette, elles ont tué d'autres femmes, mutilé des enfants, achevé des hommes.... Elles sont entrées dans les hôpitaux, les églises, les écoles pour participer au carnage. Elles ont pris l'argent des morts, les bijoux des femmes tombées, leurs habits (114).

On peut qualifier ces femmes et hommes en prison soulevés ci-dessus comme des êtres qui ont subi la mort spirituelle. Néanmoins, on ne dira pas tout carrément que tous ces prisonniers ont subi la mort spirituelle à jamais car d'après la philosophie du péché éternel dans la religion chrétienne, Dieu est miséricordieux. Alors, une fois qu'un individu qui a commis un péché que ce soit la tuerie ou le massacre, se repentit, il est pardonné de Dieu. Il ne sera plus mort éternellement. En d'autres mots, il quitte son état de mort spirituelle. Tadjou nous fournit l'exemple du pasteur à qui certains parents ont confié leurs quatre enfants avant de fuir. Il plaide coupable que lorsque les miliciens sont venus chez lui, ils l'ont obligé à tuer un des enfants de ses propres mains alors qu'eux, ils ont tué les trois autres. Le pasteur, après cette confession, demande pardon et avoue que : « J'ai réglé mes comptes avec Dieu. Je lui ai demandé pardon » (108). Même si le système judiciaire ne lui accorde pas pardon et le tue, si vraiment il

s'est repenti comme il l'a avoué, il n'est plus en proie à la mort spirituelle.

La mort sous forme de cadavre ambulante

L'individu qui est confronté à la mort sous forme de cadavre ambulante a, certes, perdu toute la vigueur de la vie, en effet, l'essence de la vie. Bien qu'il respire toujours, il est pire qu'un mort. On dira, alors, un cadavre ambulante. La mère de Consolate dans *L'ombre d'Imana : voyages jusqu'au bout de Rwanda* nous sert de bon exemple. La vieille femme a été mise en prison. Il n'y a « aucune date pour le jugement, aucune limite à son incarcération » (38). Consolate ne réussit pas à la libérer malgré tous ses efforts. Consolate peut dégager le sort terrible qui attend sa vieille mère en prison : « cette femme casée, brisée, qui ne ressemble à rien. Elle pense qu'elle ne reviendra plus la voir, qu'elles ont toutes les deux beaucoup trop mal » (38). Elle perçoit sa mère comme un cadavre ambulante. Consolate se dit qu'elle a déjà perdu sa mère, que c'est juste une question de semaines, de jours (38). A ses yeux, sa mère « a trop maigri, est devenue trop fragile sur ses jambes sèches » (38). Ainsi se met-elle à pleurer la mort de sa mère.

La mort imminente

L'individu en proie à la mort imminente va expirer ou décéder dans très peu de temps. Sa mort est inévitable. C'est le cas de Nelly, un des personnages du roman génocidaire soumis à notre étude. Selon le récit de focalisation interne, Nelly est une souffreteuse entre les mains des génocidaires car elle a été probablement violée lors du génocide rwandais, infectée du SIDA. Par conséquent, elle est devenue trop mince, trop frêle et tellement malade. Qu'elle soit dangereusement malade est évidente d'où le regret que Tadj a eu pour le fait d'être embrassée sur les deux

joues par elle (46). Nelly elle-même est bien au courant du fait que sa mort est imminente. Ainsi dit-elle à Tadjou, l’auteure-narratrice : « Souvenez-vous de Nelly. Le jour où je vais mourir, il faudra venir à mon enterrement ! » (46). La mort est imminente aussi pour Consolate : « Alors, Consolate a fait son deuil du futur. L’avenir n’existe plus pour elle. Ses jours ne sont qu’une longue attente brûlante, un désir de partir vers un ailleurs » (38).

La mort qui engendre l’amour

C’est une situation paradoxale. Le tueur finit par sauver et épouser la femme dont le fils unique avait été tué par lui. On raconte l’histoire d’une femme dont le mari a été tué lors du génocide. Le fils unique de cette veuve a été tué aussi. Elle a été violée par des miliciens et abandonnée sur le bord de la route. Mais elle a survécu.

Elle est retournée chez elle, dans son quartier à la fin de la guerre génocidaire. Un jour, elle est tombée gravement malade. La mort était au bout du chemin. L’infirmier est venu le soigner. Il s’occupait d’elle pendant quelques jours et elle est guérie. Au cours de ses visites, ils sont tombés amoureux l’un de l’autre. La veuve l’a épousé bien qu’il s’agisse du tueur de son fils unique. Elle a fait fi des critiques négatives des voisins. Ce qui comptait pour elle c’était que cet homme lui a sauvé la vie et qu’il partageait le sida avec elle (47). Il va sans dire que « cet amour est né de la mort. La mort en est le début et la fin. La mort est l’amour, le lien » (47).

Le mort vivant

Ici, l’individu est mort mais il se comporte comme un être vivant et exprime ses désirs. La narratrice note que : « Les morts accusent les vivants qui se servent encore d’eux. Les morts veulent

retourner à la terre. Ils s'insurgent. Ils veulent se fondre dans la terre » (25). Cette prosopopée montre bien la croyance des Rwandais en l'enterrement des morts.

L'enterrement des morts fait partie du respect accordé aux morts. La chose difficile fait par Antigone d'ensevelir feu son frère Polynice va déclencher l'obsession et l'intransigeance d'Antigone. Elle est tellement entêtée de l'inhumer car d'après sa conception de la mort, l'âme de Polynice tout comme celle des Rwandais morts lors du génocide ne connaîtra jamais de repos. Ainsi qu'ont décrit Musa Ahmed Elejo et Ifeoma Mabel Onyemelukwe, le corps de Polynice reste à l'extérieur des murs, pourri au soleil, mangé par les oiseaux et Antigone, qui « considère comme sacré le devoir d'ensevelir les morts » apparaît « une nuit auprès du corps de son frère et verse sur lui, selon le rite, quelques poignées de terre » (250). Enterrer les morts n'implique pas qu'ils restent là, sous la terre. La philosophie de la mort chez les pratiquants de la religion traditionnelle africaine comme Diop l'a bien démontré dans « Souffles », maintient que les morts ne sont pas sous la terre mais « ils sont dans les Herbes qui pleurent... dans le Rocher qui geint... dans la forêt ... dans la demeure » entre autres (61).

Laisser les cadavres partout sans les ensevelir contribue effectivement à la pollution environnementale. Selon le témoignage de la jeune Zaïroise : « Sur la route il y avait des cadavres partout et beaucoup d'hommes mourraient... sur la route il y avait des cadavres pleins partout, hommes comme femmes comme enfants » (103).

Bref, des milliers des morts sont laissés sans être inhumés. Ainsi qu'a dit la narratrice : « La plupart des victimes des massacres étaient dépouillées, laissées entièrement nues » (114). A part le dégât de la perte épouvantable des humains, ce fait de ne pas enterrer les morts détruit et déstabilise le milieu naturel.

D'aucuns parmi les survivants marchent sur des cadavres qui inondent les rues bien que la jeune Zaïroise ne l'ait jamais fait (103). De plus, cette pratique étrange de dévaster le milieu naturel avec des cadavres qui pourrissent, contribue à la pollution atmosphérique. D'après la description de la narratrice : « l'odeur de la mort est devenue intenable. Les particules du massacre flottent dans l'air » (25). On peut déceler ici la voix de Tadjó comme l'écocritique. En nous appuyant sur le 4^e type d'écocritique qu'Onyemelukwe a découvert dans la littérature francophone africaine : « L'écocritique sous forme de dénonciation des agents provocateurs de la déstructuration de la nature » (« L'écocritique 61), nous constatons ici que Tadjó, dans son roman de guerre et de génocide, évoque et dénonce les facteurs sociaux, politiques et historiques qui se penchent à détruire ou à déstabiliser le milieu naturel. On peut mentionner, en l'occurrence, le génocide, ainsi que ses agents promoteurs comme le gouvernement rwandais à caractère génocidaire, la collaboration illicite des puissances étrangères (la France et la Belgique) avec ce régime, la haine, les écoles et les milices.

C'est partiellement à cause de cela que Tadjó fait cette recommandation à travers la bouche du devin : « Il faut à présent enterrer les morts séchés, leurs ossements qui vieillissent à l'air libre, pour ne garder d'eux que la mémoire rehaussée de respect » (53). Il fait donc un appel au respect que les vivants avaient tendance à donner aux morts avant la guerre génocidaire. Il met en exergue le bon rapport qui existait entre les vivants et les morts en ce temps-là : « Il faut enterrer les morts pour qu'ils puissent revenir nous voir en paix, cacher leur déchéance et leur nudité aveuglante pour qu'ils ne nous maudissent pas. Redonner aux images de la vie le droit de s'imposer afin que ces os couverts de poussière et de

violence ne soient pas chargés de la haine qui les a ensevelis » (55).

Les vivants sont beaucoup tracassés par les morts. C'est pour cette raison qu'on a invité le devin. Les morts rendent régulièrement visite aux vivants leur demandant pourquoi ils ont été tués (51).

Les rues de la ville étaient pleines d'esprits qui circulaient, qui tourbillonnaient dans l'air étoffant. Ils côtoyaient les êtres, montaient sur leur dos, marchaient avec eux, dansaient autour d'eux, les suivaient à travers les ruelles surpeuplées.... Les esprits se dépêchaient d'aller chez eux pour rendre visite à tous ceux qu'ils avaient connus, dans les lieux qu'ils avaient aimés et qui demeuraient les leurs.... Ils flottaient parmi les vivants qui menaient leur existence quotidienne et dont la mémoire commençait à fléchir (51).

D'aucuns se douteront de ces détails ci-dessous. Mais remarquons qu'en réalité à l'est du Nigeria, il y a des cas des morts vivants, par exemple, le chef d'un certain village, après sa mort et enterrement avait tendance à rendre visite chez lui chaque nuit pour demander à manger. Par conséquent, on préparait son dîner chaque soir et le mettait à table pour sa consommation. Il fréquentait d'autres demeures harcelant des gens jusqu'à ce qu'on enchaîne sa tombe.

Ce phénomène de mort vivant nous renvoie à un intertexte. D'après Onyemelukwe, Martial dans *La vie et demie* de Sony Labou Tansi passera pour un mort vivant. En dépit du fait que le Guide Providentiel l'ait égorgé, « revolvérisé » et sabré, Martial ne meurt pas. Même après être réduit en pâtée, mangé pas les membres de sa famille, il vit toujours. Et il continue de harceler l'antihéros tansien, Le Guide Providentiel, l'empêchant d'avoir la

tumescence avec sa fille Chaïdana. Cette peinture de la mort par Tansi dépasse le domaine du réel au domaine de la métaphysique, de la fantaisie, de la magie, de la sorcellerie et de la démesure (« L'absurde » 228-229). C'est une chose absurde justement comme les victimes du génocide qui sont morts mais qui agissent en êtres vivants ; ces morts vivants. Ce phénomène des morts vivants pourrait s'expliquer à travers la conception de la mort chez les adhérents à la religion traditionnelle africaine déjà évoquée dans cette étude. Pourtant, cette croyance ne s'accorde pas avec ce qu'opine Nkuranya en s'adressant à Isaro : « Les morts ne viendront rien réclamer car ils ont commencé une autre existence. »

La mort symbolique/recommandations

Le huitième et dernier type de mort découvert dans cette recherche est la mort symbolique. Il s'agit là de la mise à mort de la haine, de l'identité ethnique, des massacres, du génocide et du Rwanda génocidaire. C'est ici où réside les recommandations de l'écrivaine ivoirienne vis-à-vis du Rwanda post-génocide.

D'abord, elle se sert du devin pour préconiser que les morts soient ensevelis pour qu'ils aient la paix (55). Puis, elle préconise la réconciliation. Elle recommande qu'on reconnaisse « le Mal, l'exorciser par la justice, par une tentative de réelle justice » (36). On reconnaît ici le cinquième type d'écocritique proposé par Onyemelukwe : L'écocritique sous forme d'appel pour la restructuration et la préservation de la nature. Tadjó lance un appel au public les invitant à entreprendre des mesures visant à restructurer et à préserver l'environnement naturel.

Tadjó semble préconiser la recherche de la paix : « Il faut punir ceux qui méritent de l'être, ceux qui ont initié le règne de la cruauté. Mais les autres doivent être libérés du poids de la

culpabilité » (68). Elle suggère qu'on mette fin à la haine, à la peur pour permettre à la société de jouir de la paix. Elle explique que « tout crime non puni engendra d'autres crimes. Le génocide est un crime contre l'humanité : « Le génocide est le Mal absolu. Sa réalité dépasse la fiction » (36). « Les Hutus, dit-elle, ont peur des Tutsis car ils sont au pouvoir. Par ailleurs, les Tutsis ont peur des Hutus à cause du fait qu'ils peuvent s'accaparer du pouvoir » (36). Elle note que : « Les fruits de la paix se cueillent sur l'arbre de la peine » (36). En d'autres mots, quelques-uns des Rwandais (Tutsis et Hutus modérés) ont bien souffert, ont sacrifié leur vie pour que règne la paix. Voilà ce que transmet l'image que nous livre Tadj : « Le grain est enfoui dans la terre. Il meurt afin de pouvoir renaître » (36). Ce propos de Tadj nous rappelle la fameuse sentence d'André Gide dans *Les faux monnayeurs* : « Si le grain ne meurt, l'arbre ne poussera jamais » (<https://www.amazon.com>>Faux monnayeurs). Le propos de Tadj comme celui de Gide reflète, incontestablement, les mots de Jésus Christ que voici : « En vérité, en vérité, je vous le dit, si le grain de blé qui est tombé en terre ne meurt, il reste seul ; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit » (Jean 12 :24).

Conclusion

Pour conclure, nous nous mettons d'accord avec Aire que bien que la mort soit la destinée finale de toute homme, il ne faut pas qu'elle soit précipitée par n'importe quel moyen de manque de soin. Il faut que nous minimisions nos activités et comportements thanatologiques qui prônent la mort (Aire 20), dont le génocide. Dans le même sillage, Tadj, l'auteur ivoirien du roman de génocide *L'ombre d'Imana : voyages jusqu'au bout du Rwanda*, après avoir dénoncé avec fourguele génocide et ses agents provocateurs, recommande la mort de la haine et du génocide au

Rwanda, préconise la réconciliation et la naissance d'un nouveau Rwanda. Ses penchants écocritiques s'accordent, sans doute, avec les 4^e et 5^e types d'écocritique découverts par Onyemelukwe. Heureusement que par l'intermédiaire d'une bonne gouvernance entre les mains de Paul Kagamé, un nouveau Rwanda a vu le jour, un Rwanda caractérisé par la restructuration identitaire, pour emprunter cette expression à Onyemelukwe, par la promotion de l'identité nationale (« La symbolique » 18-22) et par la paix. L'accent est mis sur l'identité nationale et le Rwanda est pour tous les Rwandais peu importe leurs ethnies d'origine. Le discours prononcé par le président actuel du Rwanda et recueilli par Associated Press en atteste : « Les Rwandais ne s'entretueraient jamais. Nos corps et esprits portent des amputations et des cicatrices mais aucun de nous reste seul.... Nous les Rwandais, nous nous sommes donnés au nouveau commencement » (2).

Ifeoma Mabel Onyemelukwe

Department of French,
Ahmadu Bello University, Zaria
ionyemelukwe@gmail.com

Chukwunonso Hyacinth Muotoo

Department of Modern European
Languages and Literatures
Nnamdi Azikiwe University, Awka
chukwunonsomuotoo@yahoo.com

Mercy Eghonghon Odudigbo

Department of French
Ahmadu Bello University, Zaria

Œuvres citées

- Aire, Victor. « Thanatos and Eros : Death in life and in French Literature, » Inaugural Lecture Series 14. Jos: Department of Languages and Linguistics, University of Jos, Jos, 2004. Associated Press. “100 Days of Mourning Begins to Mark 25 Years of Rwandan Genocide.” April 7 2019 01:13.
- Diop, Birago. « Souffles » Clive Wake, éd. *An Anthology of African and Malagasy Poetry in French*. London: OUP, 1965: 107-109.
- Germanotta, Maria Angela. « L'écriture de l'inaudible, les narrations littéraires du génocide au Rwanda » *Inter-Francophonie*. Mélanges (2010) : 1-34.
- Gide, André. *Les faux monnayeurs*. 1925. *Amazon.com*. <<https://www.amazon.com>. Retiré le 10 mai, 2020 >.
- Hagège, Claude. *Halte à la mort des langues*. Paris : Odile Jacob, 2002. <<https://www.cnrtl.fr>>definition. Consulté le 18 janvier 2020>.
- Kitedjian, Eric. C'est quoi Thanatologie? Une définition simple du mot thanatologie. <<https://dicocitations.lemonde/fr.the....> Consulté le 24 février, 2020>.
- Koné, Amadou. *Le respect des morts*. Paris: Hatier, 1980.
- Le dictionnaire Larousse*. <<https://www.larousse.fr>. Français. Consulté le 19 janvier 2020>.
- LeMenager, Stephanie, Teresa Shewry et Ken Hiltner. *Environmental Criticism for the 21st Century*. New York: Routledge, 2011.
- Mukasonga, Scholastique. *Inyenzi ou les cafards*. Paris : Gallimard, 2006.
- Musa, Ahmed Elejo et Ifeoma Mabel Onyemelukwe « Les héros d'Anouilh face aux choix difficiles dans *Antigone* et

- dans *Médée*. » *NUFJOL : Northern Inter-University French Journal* 2.1 (2011) : 245-272.
- Newey, Sarah. « From Horror to Health: How RWANDA Rebuilt Itself to Become One of Africa's Brightest Stars.» 7 April 2019, 12:00am.
- Onyemelukwe, Ifeoma Mabel/ « Eco-Ubuntu and Slow Violence in Analysing Birago Diop's "Souffle" and Malick Fall's "Ecoliers." *IMPACT: International Journal of Research in Humanities, Arts and Literature* (IMPACT: IJRHAL) 7.1 (2019): 1-4.
- - -. L'absurde dans *La vie et demie* de Sony Labou Tansi. Joseph Ajibola Adeleke et Pierre Medehouegnon, éd. *Le littéraire*. Badagry : Département de Littérature, Culture et Civilisation, Village Français du Nigeria, 2009 :218-240.
- - -. « La symbolique du cafard dans Inyenzi ou les cafards de Scholastique Mukasonga. » *NUFJOL: Northern Inter-University French Journal* 6.1 (2019) : 3-25.
- - -. « L'écocritique dans la littérature francophone africaine : une typologie. » Ifeoma Mabel Onyemelukwe, ed. *New Perspectives in African Literature and Criticism*. Zaria: Department of French, Ahmadu Bello University, Zaria, 2015: 53-82.
- Robert, Paul. *Le Petit Robert* 2013. Paris : Dictionnaires Le Robert, 2013.
- Rurangwa, Jean-Marie. *Le génocide des Tutsis expliqué à un étranger*. Paris : Le Figuiers, 2000.
- Segond, Louis. La Sainte Bible. <[https:// www.sainte bible.com](https://www.sainte bible.com)>john. Consulté le 28 février, 2020>.
- Tadjo, Véronique. *L'ombre d'Imana : voyages jusqu'au bout du Rwanda*. Paris : ACTES SUD, 2000.
- Thomas, Léon-Vincent. *Anthropologie de la mort*. Paris : Payot, 1975.